## La vie souterraine au camp

Les Allemands nous avaient privées au camp de nos droits de l'homme. Ils nous ont abaissées au dessous du niveau d'un animal domestique et ils ont organisé tout l'appareil du camp de façon à nous exterminer, à nous tuer au physique et au moral. Il était impossible de nous défendre et de lutter directement, ouvertement. Et c'est compréhensible. Mais, il n'existe pas de conditions qui puissent paralyser *toute* lutte contre le mal, contre l'abaissement de l'homme. La lutte change de forme lorsqu'elle est poursuivie dans des conditions infernales. L'attitude de ceux qui avaient été envoyés au camp pour avoir participé au mouvement de la résistance est devenue ici encore plus obstinée et plus dure. Le combat devenait ici une nécessité qui découlait des conditions même de la vie au camp, devenait notre seconde vie, *la seule réelle*. Elle devenait en même temps *conditio sine qua non*



pour conserver la vie physique et morale des détenues.

La lutte se poursuivait sur deux plans : plan moral : celui des idées, et plan matériel, le second puisait ses forces dans le premier.

Les vagues de saleté morale et de misère nous envahissaient de partout et il était extrêmement difficile de nous hausser au-dessus d'elles et de contempler du point de vue de l'HOMME le marais mouvant qui nous entourait.

Dès le début, quand nous eûmes décidé de tenir tête, nous n'avons pas jugé que notre travail souterrain patriotique, que le combat auquel on nous avait arrachées finissait au camp. Nous ne nous sentions pas libérées de cette obligation; au contraire, le besoin de lutter est devenu encore plus fort.

Nous saisir du gouvernail, mobiliser toutes les forces positives, nous opposer à l'abaissement moral, diriger notre pensée vers la lutte et l'affranchissement, tel était le commandement moral qui s'était imposé irrésistiblement à nous.

Nous étions mangées par les poux, la misère et la faim nous épuisaient, la maladie nous tuait. Nous n'occupions pas de poste privilégié. Jour après jour, nous travaillions dans les champs, jour après jour, nous luttions pour pouvoir nous laver, jour après jour, nous tombions de fatigue.

Et pourtant, nous n'avons jamais cessé de penser à autre chose. Nous n'avions pas assez de forces

pour nous rendre maîtresses de toute la masse des détenues, pour l'organiser. Ce que nous pouvions faire, c'était nous efforcer à lier les individus pareils à nous, les lier d'une seule pensée, d'une seule intention. Nous nous cherchions mutuellement et nous nous groupions. Bien entendu, c'était l'aide amicale, mutuelle dans la misère et dans la maladie qui formait la base de nos efforts. Cette aide mutuelle était le seul salut en présence de la mort qui guettait à chaque pas. Je me souviens de cas qui fournissaient la preuve d'un esprit de sacrifice dans les rapports mutuels, allant jusqu'à l'oubli de soi-même. Nous nous sauvions la vie l'une à l'autre. Nous ne nous bornions pas à agir ainsi seulement à l'intérieur de notre groupe, mais nous tendions encore la main tout autour de nous.

Nous passions souvent pour ridicules aux yeux de notre entourage. Elle paraissait incompréhensible, presque suspecte, la détenue qui donnait ses socquettes sèches à une autre en gardant elle-même des socquettes trempées pendant toute une journée. Il arrivait qu'on soupçonnait de rechercher un profit personnel la détenue qui partageait avec d'autres le colis reçu du dehors. Nous en sommes arrivées à être obligées de surmonter la peur d'un bas soupçon qui pût coller à nous comme de la crasse pour l'acte de solidarité le plus simple.

Lutte contre la perte de la foi et contre l'abaissement de l'esprit, tel était notre souci principal. Se laisser briser moralement équivalait au camp à



la mort. Nous cherchions le réconfort que nous procurait l'espoir d'une prompte libération, cette dernière ne pouvait nous venir assurément que par une seule voie : grâce à la défaite de l'Allemagne et à la victoire des Alliés. Nous avions une faim immense de nouvelles politiques. Il était dit dans le règlement imprimé sur le papier à lettres que nous avions le droit de lire les journaux. Il en était tout autrement dans la pratique. Et puis, où pouvions-nous trouver un journal ? Nous avons réussi à expédier quelques lettres non censurées par la voie non officielle. Nos familles, nos amis coupaient des journaux en morceaux et nous les envoyaient comme papier d'emballage à l'intérieur de nos colis de provisions. Parfois, nous en recevions également un mot passé soigneusement en contrebande. Telle était la source miraculeuse où nous puisions notre réconfort. Cela nous soutenait. Les nouvelles politiques faisaient le tour du camp avec la vitesse d'un éclair. C'est ainsi que nous avons appris la défaite des Allemands à Stalingrad... que la victoire s'approchait. Nous n'en avions jamais douté.

Nous nous demandions seulement parfois si nous vivrions assez longtemps, si nous arriverions à durer jusqu'à ce moment. Le doute, s'il valait la peine de souffrir tant de supplices en vain, tombait sur nos cœurs comme une lourde pierre. Je me rappelle que de fois on me posait la question à quoi cela me servirait de me maintenir, de

m'efforcer à briser tous les obstacles, puisque mes cendres engraisseraient quand même les champs d'Oswiecim. On disait toujours que les champs étaient minés. Je me souviens surtout d'un jour du printemps 1944. Le mois de mai finissait et l'offensive attendue de l'Ouest ne commençait pas, les armées soviétiques étaient encore loin, et nous autres qui passions notre deuxième année au camp, nous n'avions plus de forces.

Soudain, une nouvelle s'est mise à courir : le 5 juin ! Ils sont là ! Les femmes se serraient mutuellement les mains. Toutes, même celles qui n'avaient jamais entendu parler du Havre, répétaient que tout allait bien.

C'était toujours ainsi; elles ne savaient pas de quoi il s'agissait, ignoraient les faits et accouraient vers nous avec toujours la même question : ça marchait-il bien ? L'espoir que cela marcherait bien leur donnait des forces pour supporter la peine quotidienne.

Privées de tous biens spirituels, la parole imprimée elle-même nous étant inaccessible, nous nous retournâmes vers nos souvenirs, vers le savoir jadis acquis. Nous leur parlions du monde que nous avons appris à connaître lors de nos voyages, nous leur parlions de livres, de films et de pièces de théâtre et nous puisions même dans nos connaissances et nos idées d'ordre scientifique. Bien entendu, tout cela se passait à l'époque où nous nous étions déjà acclimatées à la vie du camp;



alors, quand la journée n'avait pas été trop dure, le soir nous nous racontions des histoires.

Quelle récompense c'était pour moi, ces questions qu'on me posait avec insistance et les prières de « raconter » quelque chose. Dans les ténèbres de la baraque, dans la lourde chaleur, ou pendant ces journées de gel qui nous paraissaient sans fin, cette demande de nos compagnes de misère nous excitait comme un coup d'éperon excite un cheval. Et on parlait, on parlait... Un silence tendu régnait tout autour. En ces moments, inspirées par l'esprit qui montait en nous de la masse de ces femmes misérables plongées dans la boue et pourtant assoiffées d'un peu de beauté et de savoir, nous oubliions nous-mêmes notre propre misère matérielle et nous avions le sentiment de vaincre la terrible machine hitlérienne destinée à enlever au peuple tout désir de culture. Ces simples filles du peuple qui se privaient de quelques rares moments de sommeil pour *écouter*, cette jeune fille qui avait passé une partie de la nuit sur un tabouret, tremblant de froid pour ne pas s'endormir, c'était notre victoire sur l'ennemi. C'est ainsi que nous défendions l'esprit. Et voici comment nous nous défendions contre la destruction physique.

La base matérielle de la vie au camp était constituée par ce que nous appelions « organisation », terme qui signifiait dans l'argot d'Oswiecim... un vol commis dans les dépôts du camp. Cette « organisation-vol » était notre réponse et notre

défense contre la privation de tous biens matériels, réponse à notre condamnation au linge sale et inchangé, à la privation des moindres biens de la civilisation et de l'hygiène. Les gens que les Allemands amenaient à Oswiecim pour les y faire mourir apportaient avec eux des choses et bien des objets précieux, car ils partaient en voyage confiants dans la parole mensongère des Allemands, suivant laquelle ils devaient recevoir du travail.

Des colonnes spéciales de nos détenues travaillaient au classement et à la manutention des effets des morts. C'est là que, malgré les peines sévères, nous nous procurions les choses dont nous avions besoin. C'est de nos manutentionnaires que nous obtenions par troc du linge, des souliers, des peignes, des médicaments, etc...

« Organisation », c'était le domaine où nous nous rencontrions toutes. Nous nous y comprenions et collaborions. Bien entendu, les besoins et les possibilités des manutentionnaires elles-mêmes étaient infiniment plus grands que ceux de la masse grise. Elles n'avaient jamais probablement été entourées en liberté d'un luxe qu'elles se procuraient au camp.

Et pourtant, c'était ainsi. Les chambrettes des surveillantes du camp (« Lageraelteste ») et des blocs avaient les murs et le plancher couverts de tapis. On y trouvait des rideaux, des robes de chambre, du linge, les choses les plus belles dont on disposait en Europe.



Misérables apparences d'une irremplaçable liberté ! Les manutentionnaires se procuraient parfois plus de choses que n'en pouvait rêver un soldat S.S. allemand qui nous gardait. Les soldats S.S. étaient au courant, mais ils n'avaient pas accès aux magasins. Les cas n'étaient pas rares où les soudards vainqueurs du Reich allemand se faisaient richement payer les petits services rendus aux détenues. En restant en bons termes avec certains détenus, nos maîtres y trouvaient leur compte. C'est par cette voie que l' « organisation » traversait également les barbelés du camp. C'était surtout l'or et les montres qui tombaient entre les mains des particuliers allemands. Les surveillants et les chefs tiraient de gros profits de leur situation au camp. Le ministre des Finances du Reich ignorait lui-même combien ils s'étaient enrichis.

C'est par la même voie que certains produits pénétraient dans le camp du dehors : eau-de-vie, cigarettes et objets de luxe pour la lie qui constituait « l'aristocratie du camp ». Mais l'or qui sortait du camp n'était pas toujours destiné à satisfaire les caprices de cette « aristocratie ». On arrivait aussi à se procurer par ce moyen des médicaments. Et c'est grâce à l'or également qu'il arrivait qu'un camion plein d'êtres humains condamnés à mort partait vers la liberté au lieu de se rendre au four crématoire.

Les détenues qui exerçaient quelques fonctions au camp n'étaient pas toutes « asociales ». Elles

ne se vendaient pas toutes aux S.S. et ne se maintenaient pas dans leurs fonctions en maltraitant et frappant leurs co-détenues. Celles qui se sont conservées pures, au prix de sacrifices sans nombre et sous la menace de peines terribles, nous sauvaient en nous procurant des vêtements, des médicaments et des produits alimentaires « organisés », c'est-dire volés *pour d'autres*.

Il avait fallu un courage et une ruse peu communs pour ne pas devenir lâches dans ce système destiné à abaisser l'être humain, et malgré cela conserver sa fonction en la transformant d'un instrument d'oppression en un instrument d'aide et de salut. Celles qui y avaient réussi méritent bien le nom d'héroïnes.

Je n'ai pas pu les connaître toutes. Dans cette tour de Babel dans laquelle on a vu passer des millions de victimes, nous formions un petit secteur ayant de la peine à entrer en rapport avec d'autres. Et cependant, on sentait partout leur action qui se frayait un chemin étroit et secret comme une petit ruisseau portant une fraîcheur vivifiante.

Les Allemands maintenaient l'ordre au camp à coups de bâton et de fouet. Le fouet était devenu le symbole, non seulement d'un supplice physique, mais aussi moral, ainsi que d'un système politique. On mettait le fouet à la main des êtres les plus bas, détenus avec les honnêtes gens, en leur fournissant ainsi le moyen de donner libre cours à leurs mauvais instincts et en même temps en détournant la haine



des victimes vers ces instruments aveugles du nazisme. C'est ainsi qu'on rendait bas parfois des êtres humains au passé honnête, mais faibles. On réussissait même à démoraliser des « Haeftling » politiques en les battant d'abord et ensuite en leur mettant dans les mains les mêmes fouets avec lesquels ils avaient été frappés. Regarder du matin au soir les coups impitoyables, abrutissants, tomber sur les gens, tenir dans ses mains un fouet en sachant que si l'on ne frappe pas, on sera soi-même victime des coups quotidiens, le savoir et ne pas céder, ne pas frapper, mais encore *sauver* les autres... Saurez-vous, lecteurs, estimer à sa juste valeur la force morale que révèle l'âme de ces hommes et de ces femmes ?

La lutte pour la dignité de l'homme n'admet pas de « circonstances atténuantes » pour ceux qui sont devenus les tortionnaires de leurs compagnons de misère. Plus l'ennemi est monstrueux, plus les conditions de la lutte créées par lui sont avilissantes, et plus impérieux devient le devoir *à l'égard de soi-même :* le devoir de rester fidèle à la communauté. Il y a parmi les détenus des gens qui, relâchés, seront obligés de racheter par des sacrifices et du travail leur manque de force morale. Il y en a d'autres qu'il faudra *soigner* pour leur rendre leurs sentiments humains, l'instinct de solidarité élémentaire, le plus noble des instincts humains. Il y en a enfin *que le système hitlérien a démoralisés jusqu'au fond* et qu'il faudra empêcher d'abuser du titre de martyr.

Toute faiblesse est injustifiée là où se poursuit la lutte à la vie et à la mort avec l'ignominie fasciste. On doit cependant rendre hommage à la force et à la pureté morales de ces préposés d'Oswiecim à qui l'ennemi avait mis un fouet dans la main et qui sont devenus les défenseurs de leurs camarades de misère. A eux les hommages et la gratitude fraternelle.

***

Il faudra longtemps et obstinément éliminer des âmes humaines empoisonnées le bacille hitlérien introduit à coups de bâton inoculé par la corruption et par des intrigues raffinées. Il sera utile pour ceux qui s'en chargeront de connaître le tableau « clinique » (car Oswiecim était une vraie clinique où l'on cultivait la bassesse) d'une des pires toxines contre lesquelles nous avions à lutter.

Les Allemands s'efforçaient d'exploiter toutes différences possibles pour éveiller l'animosité entre les détenus : différences sociales, d'instruction, etc... Mais le plus terrible venin dont ils se servaient c'était le chauvinisme racial et national savamment excité à la faveur de nos misères quotidiennes.

Nos souffrances, dont l'auteur était l'ennemi qui nous dominait, faisaient naître parmi nous des griefs qui s'exprimaient avant tout par les haines nationales. Plus notre situation était mauvaise, et plus la passion chauvine s'accentuait. Et c'est précisément les détenues qui avaient eu auparavant à peine la notion de leur appartenance nationale, qui devenaient les « Patriotes » les plus bruyantes et les plus acharnées. Ainsi, ce terme de « patriote », si beau et si plein d'un contenu généreux, a fini par désigner dans notre jargon du camp une femelle enragée pour laquelle les injures telles que « youpine », « cochon d'ukrainien », « gueule de Polonais », etc... devenaient une manière d'exutoire à l'amertume accumulée dans son cœur endolori. Même ce terme si noble de patriotisme, les Allemands ont réussi à le dénaturer et à l'avilir.



C'étaient souvent des vétilles qui provoquaient des disputes; une pioche plus légère, la première place dans la queue devant les marmites, une cuillère, une écuelle plus jolie, et les femmes qui se querellaient et qui étaient de nationalités différentes, devenaient aussitôt des « patriotes » enragées. C'étaient des rancunes oubliées qui s'exprimaient précisément sur le plan des différences nationales.

Nous rendant compte combien il était inconvenant à propos d'une malheureuse cuillère ou pioche, de salir les termes : Polonaise, Russe, Française, nous nous efforçions de calmer les passions et d'indiquer les vrais coupables. Nous avons réussi à créer parmi les éléments les plus conscients une conception internationale commune. C'est en partant de cette conception que des Polonaises, des Ukrainiennes, des Tchèques, des Juives exerçaient une influence sur leurs compatriotes. L'envie ou la

bêtise nous accusaient de manque de patriotisme quand nous venions en aide à une Ukrainienne ou à une Juive. Nous avons dû passer par des moments difficiles et pleins d'amertume au cours desquels nous avons dû nous défendre également contre les dénonciations qui devenaient de plus en plus fréquentes.

Quoique nous ne fussions qu'une poignée, nous avons réussi à influer sur l'opinion publique pour qu'elle empêche la servilité et la bassesse devant les Allemands. Nous avons reçu bien des soufflets pour notre campagne contre l'obligation de chanter des chansons de marche allemandes. Cependant, nous avions souvent eu la preuve que nos efforts n'étaient pas vains, puisque même celles qui nous avaient dénoncées ayant compris leurs fautes, cherchaient à se réhabiliter et à obtenir notre pardon.

Ce qui était pire, c'était la lutte contre les ennemis masqués, les espions qui poursuivaient leur action en toute connaissance de cause. Quand on découvrait un délateur au camp des hommes, ses camarades le tuaient et abandonnaient son cadavre devant le bloc. Chez nous, les femmes jetaient une couverture sur la tête des « cafardes » et les frappaient toutes. Le système de dénonciation et d'espionnage que les Allemands avaient établi au camp était pareil à un chapelet de mines; nous marchions sans savoir où et quand nous passerions par un endroit miné qui allait faire explosion.



C'est en 1944 que les Allemands étaient devenus particulièrement vigilants. Ils mettaient le nez partout en cherchant les traces d'une organisation intérieure et les fils qui conduisaient par-dessus les barbelés vers la société humaine. On savait que des partisans rôdaient autour du camp; aussi les S.S. marquaient-ils une inquiétude bien visible. On accusait les gens de préparer une révolte dont ils devaient donner le signal en faisant sauter le crématorium. On a tué les « kapo » et les détenus qui travaillaient au crématorium.

Toutefois, notre force n'était pas due à l'importance de notre organisation (comme c'était le cas pour Buchenwald par exemple, cette organisation la plus vaste de détenus politiques), mais à notre conviction et à la conscience que notre résistance au camp était le prolongement de celle qui existait hors des barbelés. Les nouvelles que nous tirions des bouts de journaux, nos conversations touchant le passé, quelques phrases prononcées par nos ennemis, devenaient la source de notre foi dans l'avenir. C'est à cette source que nous puisions la vie pour nous et c'étaient ces sources que nous indiquions aux autres. Tel était notre but, telle était notre vie « souterraine ». Je suis convaincue que c'est grâce à cela que j'ai pu moi-même et que bien d'autres parmi nous ont pu survivre au camp.